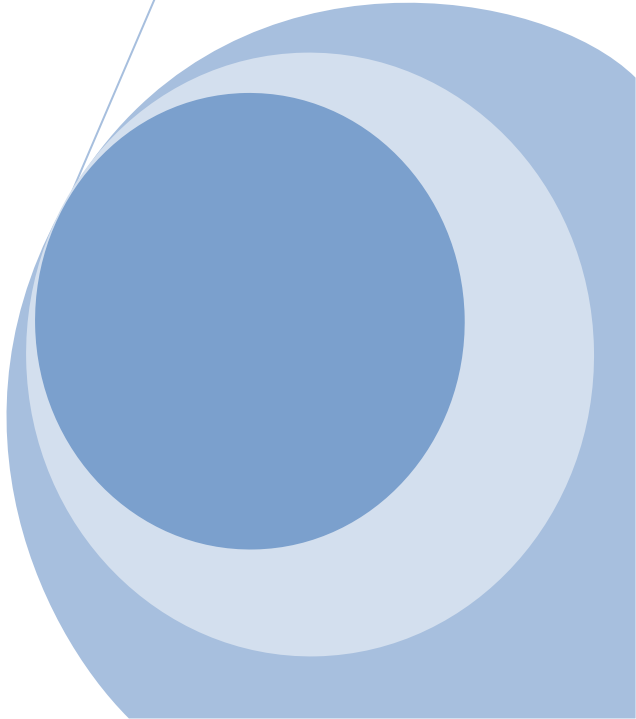




ELIE ET LES CLOWNS DU GHETTO

**Une fable théâtrale
de Christian Moriat**

**Conseils culture yddish et dramaturgie:
Marie-Josée Brakha
Traduction : Guittl Szapiro**



ELIE ET LES CLOWNS DU GHETTO

PERSONNAGES :

ELIE COHEN: l'enfant

DOKTOR JANUSZ BORCSZAK

LEO

SIMON

MARYSIA: Chanteuse

ZYGMUNT : Milicien juif



DUREE : 60mn

TEXTE DEPOSE A LA SACD

Son utilisation est soumise à l'autorisation de l'auteur via la SACD

Pour plus de précisions et pour obtenir la suite de cet extrait : christian.moriat@orange.fr

ELIE ET LES CLOWNS DU GHETTO

SCENE 1 : LA PHOTO

(Projection de la photo de l'enfant juif de Varsovie

-En filigrane : chanson enfantine : Voix d'enfant : « Oyf'n pripeshok » – « Dans la cheminée »

-Au loin, horizon rougeoyant

-Elie Cohen, s'extrayant de la photo, puis s'avancant, bras levés, au milieu du plateau

Il est sous la menace du fusil-mitrailleur d'un SS

L'enfant est vêtu d'une casquette, d'un pantalon et d'un manteau courts, puis de chaussettes et de chaussures montantes

Il porte également un petit sac de toile en bandoulière)

VOIX D'ENFANT CHANTANT : Oyf'n pripetskok

Oyf'n pripeshok brent a fayerl.

Un in stub iz heys...etc...

ELIE : Je m'appelle Tsvi, Artur ou Samuel. Peu importe. On m'appelle « l'enfant du ghetto ». De tous les ghettos...

Un beau jour, on m'a emmené. Sans me demander mon avis.

Les clowns du ghetto de Varsovie avaient besoin d'artistes. Hommes, femmes ou enfants. Peu leur importait. A partir du moment où c'étaient des Juifs.

J'ai eu beau leur dire que je ne connaissais rien au Cirque. Ils m'ont dit que ça ne faisait rien. Que ça ne réclamait pas de compétences particulières. Et que c'était juste un peu de figuration, tout au plus.

C'est comme ça que j'ai été embauché, comme tant d'autres.

Enfin, ce que j'en dis... C'est Papy Doktor Borsczak qui m'a expliqué tout ça.

(Le brasier s'intensifiant)

ELIE : Derrière le mur, c'est chez les Chrétiens. *(Montée crescendo d'une musique de manèges supplantant « Oyf'n propetchok »)* Ils font la fête. C'est les Rameaux. Et on entend les manèges de chevaux de bois.

(-Boule à facettes propre à donner un mouvement de rotation perpétuelle... lent au début, puis de plus en plus rapide, au fur et à mesure de l'enchaînement des répliques

-Pris dans le tourbillon, Elie, de lui-même, accompagnera ce mouvement en tournant, comme s'il était sur un manège

-A l'instar d'une bille de roulette, les cercles que formera Elie, seront de plus en plus courts, pour finir, au centre du plateau... alors que se rapprochent les flammes)

ELIE : Je tremble. Car, j'ai peur de ne pas être à la hauteur. Il faut dire que je n'ai pas eu le temps d'apprendre mon rôle.

(Bruit de cloches sonnant à la volée et marquant la fin de la messe)

DES VOIX : -Qu'est-ce que c'est ?
-Ca brûle chez les Juifs!
-J'me disais aussi... Ca sent le youpin grillé. *(Rire)*

ELIE : Ca. C'est encore de l'autre côté du mur... Des gens qui sortent de la messe. Ca a beau être des Chrétiens, ils ne jouent pas mal non plus.

*(-Sirène d'une ambulance
-Quelques cris)*

ELIE : Oh la la ! Ca tourne ! Ca tourne ! Je n'ai plus l'habitude d'aller sur les manèges... Si seulement j'arrivais à décrocher le pompon. Si on l'a, il paraît qu'on gagne du sucre en morceaux. Je ne savais pas que ça existait... De toute façon, j'ai tellement faim, que je mangerais n'importe quoi. Même du pain moisi. Mais du sucre, pour moi, c'est le paradis.

DES VOIX : -Il y en a qui sont sur les toits
-Vous avez vu la femme là-bas ? Avec son gosse dans les bras ?
-Celle qui est debout ? Sur le rebord de la fenêtre ?
-On dirait qu'elle va sauter... ! *(Un temps bref)*
-Saute vermine !
-Mais, qu'est-ce qu'elle attend ?
-C'est vrai que du cinquième, ça fait haut !
-Allons, un peu de courage !
-Saute !
(Un cri)
-Bravo ! Elle a sauté ! *(Applaudissements)*
-Deux de moins ! *(Rire)*

ELIE : Oh ! Mais non ! Tout est truqué. C'est des acrobates. Qu'ils sont bêtes, les Chrétiens !
Ils croient que c'est vrai. Et ça les fait rire en plus....
De toute façon, les artistes sont tellement bons que je me demande si je rêve ou si c'est la réalité.
Oh la la ! Je n'arriverai jamais à attraper le pompon ! Le manège va beaucoup trop vite... Le ciel. La Terre. Tout tourne aujourd'hui. Je suis pris dans le rond. *(Appelant)* Papy Doktor Borsczak... C'est bon ? Je peux baisser les bras...?

JANUSZ : Oui. Maintenant, tu peux y aller ! Vas-y Elie ! Vas-y mon petit !

NOIR

SCENE 2 : LE MUR

(Dans la rue :

-*Marysia, chanteuse de rue entonnant « Tum balalaïka », « Résonne, balalaïka »*

- *Janusz Borcszak, derrière un chevalet, peignant des scènes de la vie du ghetto*

-*Léo et Simon montant un mur sous le regard de Zygmunt, le policier juif*

-*Au pied d'un tas de briques, Elie chargeant une brouette pour aider les deux premiers dans la mesure de ses petits moyens)*

MARYSIA :

Shteyt a bocher, shteyt un tracht,
Tracht un tracht dem gantze nacht:
Vemen tsu nemen un nit farshehen ?
Vemen tsu nemen un nit farshehen ?

Résonne bala, résonne bala, résonne balalaïka
Résonne bala, résonne bala, résonne balalaïka
Résonne balalaïka, joue balalaïka
Résonne balalaïka, sois joyeuse !

(Les autres couplets seront en filigrane, sur les répliques suivantes...)

LEON : C'est beau ce que vous peignez Docteur ?

JANUSZ : Si on veut. Ca dépend comment on voit la réalité.

LEON : C'est rare de vous voir sans rien faire.

JANUSZ : Je ne suis pas sans rien faire, puisque je peins.

LEON : Ce n'est pas ce que j'ai voulu dire... Je voulais dire... C'est rare de vous voir en train de vous distraire.

JANUSZ : *(Plaisantant)* Chut... ! Ne le répétez pas. Je suis en service commandé...
(Plus sérieux) Non. En fait, je prépare une étude sur la malnutrition. Et je suis descendu dans la rue pour prendre quelques croquis, sur le vif.

SIMON : *(S'impatientant)* Alors, ces briques ! Ca arrive, oui ?

ELIE : *(Accourant avec sa brouette)* Voilà ! Voilà... ! Ca vient !

SIMON : *(Constatant)* Ben dis donc ! Tu n'en ramènes pas lourd à chaque fois.

JANUSZ : Le pauvre enfant. Il fait ce qu'il peut.

LEO : C'est dur pour lui. Il est trop petit.

SIMON : Quel malheur aussi de faire travailler les gosses !

LEO : Ses parents sont partis. Il vit avec sa tante. Elle vient de se faire embaucher pour coudre des boutons, chez Többens ! Alors, le petit, il essaie de se rendre utile !

JANUSZ : Et le peu qu'il ramène à la maison, c'est toujours ça.

SIMON : Les Allemands paient mal leurs figurants ! Si ça continue, moi, je change de crèmerie.

SIMON : C'est bien triste de voir ça... ! Tiens, c'est comme elle ! Elle ne serait pas mieux rue Nowolipki ? Surtout avec la voix qu'elle a !

LEO : C'est vrai ce que tu dis. (*A la chanteuse*) Hé, Marysia ! Pourquoi que tu ne vas pas chanter au café Nowoczesna ? Tu gagnerais bien davantage !?

MARYSIA : (*Quittant son coin de rue pour se rapprocher*) C'est à moi que tu t'adresses ?

LEO : Je disais « pourquoi que tu ne vas pas chanter au Nowoczesna » ?

MARYSIA : Je ne suis pas assez bien pour eux !

LEO : Tu parles. C'est plein de clients bourrés de fric !

SIMON : Oui, et quand tu vois toutes ces vieilles poules arriver en pousse-pousse, dans leurs manteaux de fourrure, on n'a pas besoin de te faire un dessin pour comprendre ce qui se passe là-bas !

MARYSIA : De toute façon, là-bas, si tu ne couches pas avec le patron, tu ne rentres pas.

LEO : Et Szpilman*, lui, il a couché avec le patron ?

JANUSZ : Pas que je sache.

MARYSIA : Oui, mais lui, c'est un homme.

SIMON : C'est égal. Pourquoi il n'y aurait que la clientèle du Nowoczesna qui aurait droit au champagne et au caviar ? Alors qu'ici, on est obligé de se serrer la ceinture ?

LEO : Dans la vie, on n'est pas tous égaux. Il y a toujours eu des riches et des pauvres. Même chez les Juifs.

SIMON : C'est pour ça que ça va si bien. Mais tant qu'on n'acceptera pas de se tenir les coudes, notre sort n'ira pas en s'améliorant.

LEO : Pourtant, on aurait pu supposer qu'ici...

JANUSZ : Ici plus qu'ailleurs. Nos compatriotes préfèrent se défoncer au café, plutôt que de voir la réalité en face. Un instinct de survie en quelque sorte.

*Le célèbre pianiste rendu célèbre par le film de Polanski

SIMON : Ce qui ne peut pas nous arriver à nous. Vu qu'on n'en a pas les moyens.

LEO : Les riches boivent, les pauvres trinquent. C'est la réalité. Et j'aime autant te dire que la réalité, nous, on la touche de près. Mais la nôtre, c'est pas la même que la leur. Elle est dans le travail.

ZYGMUNT : C'est bientôt fini, vos bavardages ? A ce rythme-là, le mur, il est pas prêt d'être terminé.

SIMON : T'occupe, ce sont les 18 premiers kilomètres les plus longs !

ZYGMUNT : En tout cas, si vous n'avez fait que ça d'ici ce soir, je vais me faire engueuler !

LEO : 'Faut le temps que ça se fasse ! On n'enferme pas comme ça plus d'un demi-million de personnes sur 400 hectares, d'un simple coup de cuillère à pot !

SIMON : Vous parlez d'un chapiteau ! Aucun cirque au monde ne peut se vanter d'en avoir un aussi grand !

ZYGMUNT : Mir vellen dos zeïen ! Vous avez la langue bien pendue aujourd'hui ! Mais dépêchez-vous, sinon, le Chef, quand il va passer, on va en prendre pour notre matricule. 'Faut pas trop rigoler avec lui.

(-Un temps

-Zygmunt, mains derrière le dos, fait les cent pas)

MARYSIA : *(Chantant toujours)* Qu'est-ce qui peut grandir, grandir sans pluie ?
Qu'est-ce qui peut brûler, brûler sans cesse ?
Qu'est-ce qui peut pleurer sans larme ?

Tumbala, tumbala, tum balalaïka.. etc...

JANUSZ : Vous connaissez la dernière... ? L'autre soir au Nowoczesna, Szpielman jouait, comme d'habitude. Si jouer signifie encore quelque chose, puisqu'il tapait plus qu'il ne jouait sur son piano, pour dominer le vacarme des beuveries et les bruits de fourchettes.

C'est alors qu'un client a envoyé le serveur pour lui demander d'arrêter.... Et vous savez pourquoi ? Parce que la musique l'empêchait d'entendre le son des pièces d'or qu'il faisait tinter, en les jetant une à une, sur sa table en marbre !

LEO }
} Incroyable !

SIMON :}

JANUSZ : Il voulait juste savoir si, parmi toutes les pièces qu'on venait de lui donner, il n'y en aurait pas une de fausse !

MARYSIA : Et bien ça, ça ne m'arrivera jamais !

JANUSZ : C'est Szpielman lui-même, qui me l'a raconté. *(Mimant)* Il fallait le voir,

paraît-il, ce gros bonnet, penché au-dessus du guéridon et écoutant les yeux fermés, le son cristallin des pièces d'or ! Naturellement, tout le monde s'était retourné au bruit.

L'image de cet homme béat et la musique de l'or formaient un spectacle si singulier que tout le monde a applaudi.

Après quoi, Szpieleman a pu reprendre le morceau interrompu. Comme quoi à Varsovie, le talent a une valeur toute relative...

MARYSIA : C'est une honte !

SIMON : Alors que sur les marches du café, les portiers chassent les mendiants à grands coups de gourdins !

LEO : Lamentable !

MARYSIA : Et lui, un pianiste ! Traité comme un malpropre !

JANUSZ : Finalement, c'est aussi bien qu'on ne veuille pas de toi au Nowoczesna. C'est trop mal fréquenté.

Par contre, si tu le souhaites, je peux te faire entrer au café de la rue Sienna ou au Sztuka de la rue Lezno. J'y allais autrefois avec mes copains Rubisntein et Szymanowski. Là, au moins, on saura le reconnaître, ton talent.

En plus, entre l'escalope de volaille et le bœuf Strogonoff, tu ne sauras plus où donner de la fourchette.

LEO : Pour ça, il faudrait que Marysia elle ait des sous !

JANUSZ : Elle en aura. Le Sztuka paie bien ses artistes.

ZYGMUNT : Et les Allemands aussi, qui font payer très cher le travail qui n'est pas fait... ! Vous allez voir ce que vous allez prendre, quand ils vont voir que vous n'avez fait que ça ! (*Prenant du recul, comme pris d'un doute*) Mais, dites-moi, il est à combien votre mur ?

SIMON : A 2 mètres 50.

ZYGMUNT : 2 mètres 50... ? On avait dit 3 mètres !

SIMON : C'est bien assez haut comme ça !

ZYGMUNT : Première nouvelle ! Depuis quand c'est vous qui décidez de la hauteur des murs... ? On avait dit 3 mètres ! C'est 3 mètres ! Et pas autrement !

LEO : Quel sale caractère ! Si tu n'es pas content, tu n'as qu'à prendre notre place !

ZYGMUNT : A chacun sa place !

LEO : C'est vrai que toi, t'as choisi d'être flic. Si c'est pas malheureux ! Pendant que les gosses travaillent, Monsieur se la coule douce ! Tu es un paresseux, voilà ce que tu es.

ZYGMUNT : Je ne suis pas paresseux, je suis oisif. Ce n'est pas pareil !

LEO : Doublé d'un bel opportuniste. A force de faire des courbettes aux Allemands, ton front va bientôt toucher le sol en marchant !

SIMON : Ce qui sera bien pratique pour monter les côtes !

ZYGMUNT : Moquez-vous ! Ce qu'il vous faudrait, à vous, c'est un Moshe ou un Isaac, qui vous mène à la baguette !

SIMON : On les connaît tes copains ! Il n'y en a pas un pour relever l'autre !

LEO : Ouais ben,... tu peux te les garder tes faux-culs !

ZYGMUNT : Il ne tient qu'à vous de ne pas avoir à faire à eux. C'est pourtant ce qui vous arrivera si vous ne m'écoutez pas. Ils prendront ma place. Ils en meurent d'envie. Et, comme je le dis souvent : « On sait qui on quitte, mais on ne sait pas qui on reprend. »

LEO : C'est vrai qu'il y a pire que toi. Mais, enfin, quelle idée aussi d'être entré dans la milice juive ? Alors que tout le monde est au courant qu'elle est à la solde des Allemands !

ZYGMUNT : Il faut bien vivre. Vous, vous construisez bien des murs !

LEO : }
} C'est pas pareil !

SIMON : }

JANUSZ : C'est exactement la même chose !

ZYGMUNT : Qu'est-ce que vous nous chantez là, Doc ?

JANUSZ : Excusez-moi de m'inviter dans votre conversation, mais, je trouve effectivement que c'est pareil.

LEO : J'aimerais bien savoir en quoi ?

JANUSZ : Chaque brique que vous montez, chaque amende que tu donnes, chaque mauvais traitement que tu infliges...

ZYGMUNT : ... Oh ! Des mauvais traitements... !

JANUSZ : ...chaque punition que tu distribues, c'est le mur de votre propre prison que vous construisez.
A-t-on déjà vu des oiseaux construire leur propre cage ? Non ? Jamais... ! C'est pourtant ce que vous êtes en train de faire... Et quand on sait de quel poids est la cervelle du moineau, je vous laisse à penser de quel poids est la vôtre.

LEO : Vous n'y êtes pas, Docteur. On construit un quartier juif pour des raisons sanitaires...

SIMON : ... parce qu'il y en a parmi nous qui ont le typhus !

JANUSZ : Et il n'y aurait que nous qui aurions le typhus... ? Ce que je vois, moi, c'est que les Juifs construisent des murs alors que les Aryens les font sauter, au nom de leur Lebensraum !

LEO : Je ne m'étais pas posé la question. Mais, si vous demandez à Elie pourquoi on fait un mur, lui aussi, il vous donnera son explication...

JANUSZ : Quand on en vient à justifier l'injustifiable... ça devient grave.

LEO : Hein Elie ! Dis voir au Docteur pourquoi on fait un mur ?

ELIE : C'est pour que ceux qui n'ont pas payé, ne puissent pas assister à nos représentations.

LEO : Qui est-ce qui t'a dit ça ?

ELIE : Marysia. Comme la Direction nous paie en fonction des entrées, plus il y aura de resquilleurs, moins on sera payé.

MARYSIA : (*L'embrassant, émue*) Oh ! Mon chéri !

JANUSZ : C'est vrai que ça tient debout...

Mais, au train où vont les choses, on fera des enclos pour les musulmans, des enclaves pour les luthériens et des fortifications pour les grands roux aux cheveux crépus.

Et, à l'intérieur de ces groupes, il va encore y avoir des sous-groupes.

SIMON : Il ne faut peut-être pas exagérer.

JANUSZ : Je n'exagère pas. Je constate. De toute façon, c'est notre marotte à nous, les hommes, il faut qu'on trie. C'est plus fort que nous. Les Allemands. Et nous, les Juifs, on les aide à trier... A l'intérieur du mur, il y a des murs. Encore des murs. Toujours des murs.

Il y a celui des riches, qui continuent de s'enrichir, celui des pauvres, qui continuent de s'appauvrir ! Puis il y a celui des malades et celui des bien portants, celui des adultes, des vieillards puis des enfants. Celui qui protège ceux- qui -résistent, celui qui abrite ceux- qui- capitulent. Enfin, il y a celui des intellos et celui des sots, celui des petits maçons-à la cervelle- de moineau et celui des matons qui surveillent les petits maçons...

Comment voulez-vous qu'on s'en sorte, si chacun reste isolé derrière son mur ?

ZYGMUNT : Je ne comprends pas tout ce que tu dis. Mais je crois qu'on en a arrêté pour moins que ça !

JANUSZ : Arrête-moi si tu veux. Mais l'avenir me donnera raison. On y passera tous,

je te dis. Le flic comme le maçon. L'intello comme l'idiot. Le bien portant comme le mal foutu. Le bravache comme le froussard.

ZYGMUNT : Ca suffit ! On ne peut pas te laisser dire ça. Tout Docteur que tu es.
(*Se penchant sur la toile de Janusz*) C'est moi, ça...?
(*Hochement de tête du peintre*) Hé bien ! Tu ne m'as pas raté !

JANUSZ : Je t'ai peint tel que tu es... ! En âne !
(*Chacun de venir regarder... Rires*)

ZYGMUNT : Nous allons voir ça !
(*Le soulevant, en pointant sa matraque en caoutchouc, sous le menton*)

MARYSIA : (*S'interposant*) Qu'est-ce qu'il fait ?

SIMON : Tu sais à qui tu parles ?

ZYGMUNT : Il ne m'impressionne pas.

LEO : (*Essayant de le raisonner*) Enfin... un ami...

SIMON : Tu verras, le jour où tu auras besoin de lui, tu seras bien content de le trouver.

ZYGMUNT : 'M'en fous. Je ne suis jamais malade !

SIMON : Toi peut-être, mais les autres... ?

MARYSIA : (*L'observant*) C'est qu'il a l'air mauvais !

LEO : Allons, sois raisonnable ! Ne fais pas d'histoires. Surtout pour ça !

ZYGMUNT : J'aime pas qu'on se foute de moi !

LEO : On est tous dans la même galère. 'Faut pas se tromper d'adversaires !

(*Zygmunt relâchant son étreinte*)

ZYGMUNT : Je veux bien passer l'éponge, mais que cela ne se reproduise plus !

JANUSZ : Après tout, c'est lui qui a raison. Faisons l'autruche ! Il n'y a plus que ça à faire !

(*Il prend sa toile et la crève sur l'angle de son chevalet*)

JANUSZ : (*Ameutant les badauds*) Entrez, entrez ! Mesdames et Messieurs ! Entrez sous le grand chapiteau ! La représentation va commencer !

SIMON : Et si on finissait notre mur !?

(Pendant qu'ils se remettent au travail)

MARYSIA : *(Chantant)* Tumbala, tumbala, tum balalaïka... etc...

NOIR

SCENE 3: ODELIA

(Dans la rue :

-Elie faisant consciencieusement des bulles, assis sur une pierre, devant la maison du docteur Borcszak

-De temps à autre, il bat des mains, pour faire monter une bulle.

-Le Docteur voulant rentrer chez lui et avisant l'enfant)

JANUSZ : Alors, mon petit ! On s'amuse... ? Ta tante est au courant que tu gaspilles le savon ? Tu ne devrais pas. C'est le seul produit prophylactique qui nous reste encore pour combattre le typhus. Et bientôt il va manquer.

ELIE : Pas de danger Papy Doktor Borcszak. Je sais où il y en a.

JANUSZ : Toi, Elie ? Tu sais où il y en a ?

ELIE : Dans l'usine d'à côté, 'y en a plein. Simon les achète 50 groschens de l'autre côté du mur. Et il les revend 10 Zlotys à l'intérieur.

JANUSZ : Petit malheureux ! Tu sais combien il risque ton copain Simon à faire du marché noir ? Et tout ça pour un morceau de savon !

ELIE : *(Boudeur)* Simon, c'est pas mon copain ! Et en plus, il ne veut pas m'emmener. Il dit que je suis trop petit !

JANUSZ : Il n'a pas tort. A ton âge ! Vouloir faire du marché noir ! Quelle époque... ! Allons, rentre !

(-Janusz le fait entrer chez lui

-Absence de façade à la maison, de manière à ce que le spectateur puisse voir ce qu'il se passe à l'intérieur... Toutefois, la maison du Docteur est sensée avoir deux portes d'entrée

-Un temps

-Elie s'étant assis

-Le Docteur Borcszak vaquant à ses préparations... Consultant un livre de temps à autre, il va et vient de l'armoire - où sont alignés bocaux et flacons minutieusement étiquetés - jusqu'à une petite table sur laquelle est posée une balance)

JANUSZ : *(Subitement intéressé)* Tu dis que tu peux en avoir du savon ?

ELIE : Tant qu'on en veut.

JANUSZ : Il m'en faudrait pour mon hôpital et pour mon orphelinat de la rue Sliska.

ELIE : Je le dirai à Simon.

JANUSZ : Oui, mais il m'en faudrait beaucoup beaucoup.

ELIE : Tu m'as dit que c'était pas beau de faire du marché noir ? *(Rire du Docteur)*
N'aie pas peur. Tu l'auras ton savon. En plus, pour toi, ce sera gratuit.

JANUSZ : Tu es un bon petit. Si tu pouvais savoir le nombre de vies qu'on peut sauver. Rien qu'avec un morceau de savon.
Et toi, pendant ce temps-là, tu le gaspilles en faisant des bulles... Enfin, passons !

(-Pilant une préparation dans un mortier, après avoir mélangé diverses poudres et simples)

ELIE : Qu'est-ce que tu fais ?

JANUSZ : Un médicament pour mes malades... Tu vois cette petite poudre blanche... ? Elle n'a l'air de rien, mais c'est de la dynamite.
(En veine de confiance) C'est ce que j'appelle « le Secret des Petites Choses »... *(Elie se penchant sur le mortier- Criant soudainement pour lui faire peur)* Prends garde ! Ca va péter !

*(-Elie faisant un bond en arrière
-Rire du Docteur)*

ELIE : *(Dérouté)* Tu vois bien que ça ne pète pas !

JANUSZ : Parce que je n'ai pas voulu.

ELIE : C'est pas pire que les grenades du SS Rottenführer Blösche ?

JANUSZ : Si. Justement. Sauf que ma petite poudre blanche, elle tue la maladie et pas le bonhomme. C'est magique, je te dis. Même les SS, ils ne savent pas faire ça !

ELIE : T'es magicien, alors ?

JANUSZ : *(Un doigt sur les lèvres)* Chut ! Toi seul le sais.

ELIE : Pourquoi tu ne leur dis pas ?

JANUSZ : Tu crois qu'ils m'écouteraient ? C'est que les nazis n'aiment pas qu'on les contrarie. Tu vois bien comment ils sont, les clowns ! Ils ont tout vu, tout lu, tout entendu. Et moi, pauvre Juif, pauvre pauvre petite chose, tu voudrais que

j'en remontre à la noble race des vainqueurs ? Celle qui a le monde entier à sa botte ?

(Expliquant) Parce que... eux, quand ils voient le typhus passer dans la rue, tu les entends hurler ! « Planquez-vous ! V'là le typhus ! » Et pan ! Ils lui tirent dessus. Seulement, ça fait deux morts au lieu d'un : la maladie et le malade.

Conclusion : l'Aryen est mauvais médecin.

Alors qu'avec moi, après avoir dégommé le typhus, le patient, deux minutes après, il peut encore aller danser la polka au café de la rue Nowolipki...

« Le Secret des Petites Choses »...je te dis.

ELIE : Les SS, c'est des clowns! Pas des médecins !

JANUSZ : Les deux mon général. Les deux. Mais, ils n'ont pas tous leurs diplômes.

Eux, tout de suite, pour un simple mal de gorge ou une écharde au doigt, ils vont chercher la grosse Bertha. C'est radical. Ah ! C'est sûr qu'après, le malade, lui, il ne souffre ni du doigt ni de la gorge !

Je me suis toujours demandé ce qu'on pouvait bien leur apprendre dans leurs facs de médecine ... ! En tous cas, pour eux, un bon stage de remise à niveau s'impose. *(Eclatant de rire)* Chez nous de préférence !

(Le Docteur Borcszak poursuivant son travail, en ajoutant d'autres mixtures qu'il pèse sur sa balance...)

Il consulte également son livre, prenant des notes...)

ELIE : *(Réalisant)* Mais alors... Aux portes du Cirque, ils ont accroché :

« ATTENTION. TYPHUS ! » Ca veut dire qu'ils vont nous tirer dessus ?

JANUSZ : Pourquoi ? Tu ne te sens pas bien ?

ELIE : Non, mais... s'ils croient qu'on l'a, le typhus ?

JANUSZ : Si tu l'avais, crois-moi, ça se saurait. En plus, il faudrait être fou pour tirer sur des artistes ! Déjà que la production se plaint de manquer de figurants !

ELIE : Isaac Lévy, c'est du typhus qu'il est mort ?

JANUSZ : Qui t'as dit des choses pareilles ? Le vieux père Lévy, il est mort parce qu'un jour, il a oublié de respirer. C'est tout... Les gens feraient mieux de se taire. Pour l'instant, ici, il n'y a pas de typhus.

ELIE : Alors, pourquoi ils ont mis un panneau ?

JANUSZ : Pourquoi ils ont mis des murs... ? Ton panneau, c'est un mur de plus. Un mur, pour ne pas que les autres viennent voir le spectacle. Rappelle-toi ! C'est ce que tu nous as expliqué, l'autre jour ! Ils sont jaloux, je te dis, à la Direction. Ils veulent tout garder pour eux.

ELIE : Il y en a aussi qui disent qu'ici c'est pas un cirque, mais un ghetto.

JANUSZ : Qui peut bien t'avoir raconté des âneries pareilles ? Un ghetto ! N'importe

quoi... ! Ah ! on voit bien qu'ils ne savent pas ce que c'est qu'un ghetto !
N'es-tu pas libre ici ? Libre de sauter, de danser, de courir où tu veux ?

ELIE : Si... bien sûr. Mais, y a des fois, quand je marche dans la rue, au hasard, et bien y' a toujours un mur qui m'empêche d'aller plus loin. Je suis alors obligé de rebrousser chemin.

JANUSZ : Il est bien temps maintenant... ! Mon jeune ami, il faudrait savoir ce que vous voulez ! Qu'est-ce que tu faisais avec tes copains, grimpé sur un échafaudage ? Tu ne t'en souviens plus ? S'il y a des murs, il ne faut vous en prendre qu'à vous-mêmes. Ce n'est pas moi qui les ai construits. C'est bien vous. Qu'est-ce que tu faisais avec tes copains, grimpé sur un échafaudage ? Tu ne t'en souviens plus ?

Quant aux voyeurs et aux resquilleurs, ils ne me font pas peur... ? Crois-moi, parfois, ça ne fait pas de mal de montrer les coulisses d'un Cirque. Surtout celui de Varsovie. Plus tard, il y en a qui ne nous croiront même pas !

ELIE : Je ne savais pas, moi.

JANUSZ : Tu te plains aussi de ne pas pouvoir aller plus loin, à cause des murs... !

Tu sais, dans la vie, il y aura toujours un moment où on ne peut pas aller plus loin !

Les aventuriers qui ont fait le tour du Monde te le diront tous.

Immanquablement, un jour ou l'autre, on se retrouve toujours au point de départ.

Normal, la Terre est ronde. Tu as vite fait d'en faire le tour.

Ici, c'est pareil. Si un mur t'empêche d'aller plus loin, tu n'as qu'à te dire que tu es au bord du Monde !

ELIE : En plus... j'ai faim.

JANUSZ : C'est sûr que, question intendance, ça laisse un peu à désirer. Ils ont vu trop grand ! On n'embauche pas comme ça, quatre millions et demi de figurants sans prévoir ! Ca c'est la faute de la production. Qu'est-ce que tu veux, l'Allemand a toujours été un peu mégalo ! Mais, ça va s'arranger. Tu vas voir. Ils commencent déjà à en évacuer vers d'autres petits Cirques de province comme Tréblinka, Poniatowa, Trawniki ou Majdanek.

ELIE : Puis... j'ai froid aussi.

JANUSZ : Ca ne m'étonne pas. Tu as vu la taille du Chapiteau à chauffer ? Plus de 400 hectares ! Ce n'est pas rien. Ils ne pouvaient pas y penser plus tôt ? Après on nous dira que les Allemands sont les champions de l'organisation ! Je t'en ficherais, moi !

Je vais tâcher de te trouver un manteau ou une canadienne pour l'hiver. Tu n'es pas assez habillé.

(Un temps)

ELIE : Je peux t'aider ?

JANUSZ : *(Lui passant pilon et mortier)* Si tu n'as plus peur de manipuler des explosifs.

ELIE : *(Le nez au-dessus du mortier)* Ca sent mauvais.

JANUSZ : C'est bon signe.

ELIE : Tu crois que le typhus, je pourrais l'attraper ?

JANUSZ : Ca peut arriver.

ELIE : Alors, je mourrai ?

JANUSZ : *(Un doigt sur les lèvres)* Justement, c'est là qu'intervient ma petite poudre blanche. Mon bâton de dynamite... Avec elle, tu ne risques rien. Rien du tout. Elle n'est pas belle, la vie ?

(Un temps)

ELIE : Quand même... J'aimerais bien aller de l'autre côté du mur... Me promener Ogrod Krasinskich, Ogrod Saski ou Park Lazienkowski... Courir sur les pelouses... Cueillir des bouquets de feuilles... Jouer dans le sable... Faire voguer mon bateau sur l'eau des bassins... Me promener dans Marienztat... Flâner boulevard Kosciusko... le long de la Vistule... On y allait avant, avec ma tante....
Il fait toujours beau là-bas. Plus beau qu'ici.

JANUSZ : C'est vrai qu'il y a toujours du soleil, dans les rêves. Du soleil et du ciel bleu. Pourtant, ce n'est pas bien difficile de passer par-dessus les murs... aussi hauts soient-ils. Surtout pour toi, qui sais faire des bulles.

ELIE : Oh, Papy Doktor Borczak ! Tu crois que je pourrais ?

JANUSZ : Naturellement. Une femme l'a fait. Et ce qu'une femme peut faire, un petit garçon en est capable. Ecoute bien...
« Il était une fois un Roi nommé Azriel. Un brave homme de Roi... Aussi bon qu'il était beau. Aussi juste qu'il était courageux. Aussi vif d'esprit qu'il était cultivé.
Un beau jour, alors qu'il s'était perdu dans la forêt, il rencontra une jolie princesse. « Je m'appelle Odélie », lui dit-elle.
Car, comme tu le sais, en Pologne, c'est fabuleux ce qu'on peut croiser comme princesses dans les bois... Et parfois, elles sont très jolies. C'était le cas de la princesse Odélie.
Comment t'expliquer... C'était l'élégance incarnée. Elle avait la grâce et la couleur des grands lys blancs, quand ils ploient au souffle du vent. Elle avait une chevelure de rivière. Et ses yeux étaient de myosotis et d'azur. « Das Vegissmeinnicht », disent les Allemands... « Ne m'oublie pas »... Il y a effectivement, parmi eux, quelques bons poètes. Malheureusement, ils ne sont pas ici.

Mais il n'y avait pas de danger que le bon Roi l'oubliât... Aussi, comme ils étaient très épris l'un de l'autre, décidèrent-ils de se marier.

Or, le Roi Azriel avait un frère Borak, un jaloux, un méchant, un moins-que-rien.... Tout le contraire de l'aîné...

ELIE : ...Comme le SS Rottenführer Blösche ?

JANUSZ : Un peu. C'est fou ce que les vauriens se ressemblent, dans tous les pays... ! Il finit par jeter son dévolu sur la belle Odélia. Il faut bien reconnaître qu'il avait des circonstances atténuantes tellement elle était belle.

Toujours est-il qu'il enleva la princesse au nez et à la barbe de son frère aîné, la veille de leurs noces.... Et qu'il l'enferma à double tour dans le coin le plus reculé de son château.

Bien évidemment, à l'ombre des murailles, notre amie finit par dépérir. Aussi, et alors qu'elle était au plus bas, Borak, pour la divertir, eut l'idée de lui apporter un flacon d'eau savonneuse et un petit brin de paille.

ELIE : Comme moi.

JANUSZ : Il ne se doutait guère de l'usage qu'elle allait en faire. Mais, tant pis pour lui ! Il l'avait bien mérité.

Dès qu'il eut le dos tourné, la princesse prit le brin de paille, en sépara les fibres à une extrémité, de manière à former une étoile, comme je t'ai vu faire tout à l'heure, puis elle le plongea dans le liquide. Et elle souffla, souffla tant et si bien à l'intérieur du brin, qu'elle fit une bulle énorme, mais plus légère qu'un duvet, à l'intérieur de laquelle elle s'enferma.

Et vogue la galère !

ELIE : Elle est partie ?

JANUSZ : Avec l'aide du vent, elle s'échappa en passant par-dessus les remparts et elle partit droit devant elle, traversant vallées et montagnes, fleuves et cours d'eau... pour se poser dans la cour même du château royal.

Azriel, le roi bienaimé n'en revenait pas en la voyant. Et il l'embrassa tant et tant qu'elle faillit mourir étouffé.

Huit jours après ils se marièrent et ils eurent beaucoup d'enfants. »

ELIE : Elle est belle ton histoire, Papy Doktor. Mais, est-ce qu'elle est vraie ?

JANUSZ : Manquerait plus qu'elle soit fausse ! Tu veux rire. C'est la mère de ma mère qui me racontait ça. Et elle n'avait pas l'habitude de dire des mensonges.

ELIE : Ma tante m'en raconte aussi, mais, celle-là, je ne la connaissais pas... Tu dis qu'une bulle pourrait m'aider à franchir le mur ?

JANUSZ : A une seule condition, mon petit. A une seule condition.... Ta bulle doit peser moins qu'un duvet. Autant dire, rien du tout.

ELIE : Zéro gramme ?

JANUSZ : Même pas.

ELIE : Zéro milligramme ?

JANUSZ : Même pas, je te dis... C'est bien simple. Ici, j'ai une balance d'une grande précision. Un simple duvet et le plateau descend plus vite qu'il ne remonte. Si tu arrives à me faire une bulle sans faire fléchir le fléau, tu sauras que c'est avec celle-là que tu pourras t'envoler...

ELIE : Jusqu'au ciel ?

JANUSZ : Même au-delà.

ELIE : Derrière les étoiles ?

JANUSZ : Derrière les étoiles.

ELIE : Je peux essayer ?

JANUSZ : A ton service...

(-Elie sortant une poignée de brins de paille de son sac de toile... Il en choisit un soigneusement, écarte les fibres à une extrémité, le plonge dans un flacon d'eau savonneuse, puis souffle de toutes ses forces...)

*-Une fois la bulle formée, il la dépose sur un des plateaux de la balance**

-Chacun de retenir son souffle... On entendrait une mouche voler...

Hélas pour lui, le plateau sur lequel était déposée la bulle, vient de s'affaisser

**NB : Au moment de la pesée, la bulle étant remplacée in extremis par une boule de verre transparente)*

ELIE : *(Déçu)* Trop lourd.

JANUSZ : *(Lui passant la main dans les cheveux)* Ne sois pas triste. Tu penses bien que la Princesse Odélie n'y est pas arrivée du jour au lendemain... Ca, ça vient de ta solution... C'est comme mes médicaments. C'est une question de dosage. Dès que tu auras trouvé l'eau et le savon qui ne pèsent rien, tu obtiendras la bulle qui te fera voyager.

Vas-y, mon petit. Cherche. Et tu trouveras... Rappelle-toi... « Le Secret des Petites Choses » !

ELIE : *(Risquant)* Si je n'y arrive pas, c'est peut-être parce que je suis Juif...

JANUSZ : Qu'est-ce que tu racontes encore? Le fait d'être Juif ou goy, ça n'entre pas en ligne de compte... !? Puis d'abord, la princesse Odélie aussi, elle était juive.

ELIE : C'est vrai ?

JANUSZ : Puisque je te le dis ! *(Lui prenant le menton et le regardant droit dans les yeux)* Tu es un drôle de petit bonhomme, toi... ! Alors tu t'imaginais que tu n'arriverais jamais à faire des bulles comme la princesse, parce que tu es Juif ?

ELIE : Oui... (*Boudeur*) Puis, c'est ça qui m'embête aussi... (*Désignant le brassard qu'il porte sur le bras*)

JANUSZ : L'étoile de David... ? Tu as honte de porter l'étoile de David ?

ELIE : Ca me gêne.

JANUSZ : Je n'y fais même plus attention... Je vais te faire une confidence. Quand je pense à un Allemand, je n'arrive même pas à me l'imaginer autrement qu'avec l'étoile de David autour du bras... Même le SS Rottenführer Blösche. Même le chancelier Hitler. Un comble quand on est aryen !

Tu veux que je te dise, l'étoile de David, si je ne la mettais plus, je crois bien qu'il me manquerait quelque chose... Un peu comme une cravate. Et j'en suis fier... !

(Côté rue :

-Apparition de Simon, dont on voit la tête... Visiblement, il vient de traverser le mur en rampant)

JANUSZ : Tiens, tu n'as qu'à te dire que

Pour l'intégralité de la pièce, contactez :

christian.moriat@orange.fr